

Interculturalité, multiculturalité et transculturalité dans la Traduction et l'Interprétation en Milieu Social

José Yuste Frías
Universidade de Vigo
jyuste@uvigo.es

Resumen

Las nociones «camaleónicas» de interculturalidad, multiculturalidad y transculturalidad han sido usadas a lo largo de estos últimos años en la traductología para calificar prácticas (profesionales o no) de traducción e interpretación aparentemente destinadas a resolver los problemas sociales y políticos definidos como intrínsecos en todo contacto de personas y/o grupos de «culturas diferentes». El objetivo principal de esta publicación es analizar, de manera crítica y rigurosa, los usos, las trampas y las distintas perspectivas que ofrecen estos tres términos tan polisémicos como polémicos en la Traducción y la Interpretación en Medio Social (TIMS) donde el devenir mestizo de la identidad del sujeto migrante entra en juego.

Palabras clave: Interculturalidad; multiculturalidad; transculturalidad; traducción; interpretación; mediación social; mestizaje.

Abstract

The «chameleonic» notions of interculturality, multiculturality and transculturality have been widely used in the last years within Translation Studies as a description of translations and interpreting practices that were apparently aimed at resolving social and political problems seen as intrinsic to the contact between people and/or groups of «different cultures». The main purpose of this paper is to analyze both critically and rigorously the uses, traps and different perspectives that these three polysemous and controversial terms offer to the field of community translation and interpreting, where the *métis* identity of the migrant subject is at stake.

Key words: Interculturality; multiculturality; transculturality; translation; interpreting; social intervention; *métissage*.

0. Introduction

Les notions « camaléons » d'interculturalité, multiculturalité et transculturalité sont trop souvent abordées sans vraiment questionner leur véritable sens. Les mots « interculturel », « multiculturel », « transculturel », investis avec force par le champ discursif politique, sont entrés dans le vocabulaire courant de plusieurs disciplines (sciences de l'éducation, sciences de la communication, psychologie, philosophie, sociologie, linguistique, etc.) ainsi que de pratiques professionnelles aussi diverses que

variées : communication, éducation, santé, social, marketing... traduction et interprétation. Et voilà qu'interculturel, multiculturel et transculturel sont des termes employés à maintes reprises ces dernières années, aussi bien dans la théorie de la traduction que dans la pratique quotidienne de l'interprétation, pour qualifier les pratiques (professionnelles ou pas) du traduire censées résoudre les problèmes sociaux et politiques définis comme intrinsèques au contact de personnes et/ou groupes dits de « cultures différentes ».

L'objectif principal de cette publication est de procéder à l'examen critique des usages, des pièges et des perspectives de ces trois mots pour constater qu'ils véhiculent des conceptions et des pratiques du traduire non similaires, parfois non comparables ni compatibles, hormis le fait que toutes convoquent la notion de culture et portent leur attention sur ce qu'il se passe quand rencontre (« interculturelle », « multiculturelle » ou « transculturelle ») il y a.

Cette publication veut plaider pour un renforcement plus fort des attributions pertinentes des professionnels impliqués au moment d'envisager la meilleure perspective culturelle (inter-, multi- ou transculturelle) quand on traduit et on interprète pour des migrants dans les trois domaines des services publics les plus importants des sociétés démocratiques : la santé, la justice et l'éducation. Lors d'une médiation linguistique et culturelle dans le domaine public sanitaire, juridique ou éducatif, le choix d'un des trois préfixes (inter-, multi- ou trans-) à placer dans des mots à la racine « culture » implique trois rapports différents à l'altérité et, par conséquent, trois pratiques professionnelles différentes de la Traduction et l'Interprétation en Milieu Social (dorénavant TIMS) où le devenir métis de l'identité du sujet migrant entre toujours en jeu.

1. Culture et « traduction culturelle »

Comment définir la notion de « culture »¹ quand on parle de traduction et d'interprétation ? Une question trop difficile quand on sait qu'il n'y a jamais eu de définition définitive de la culture. Pendant la *Conférence mondiale sur les politiques culturelles* ratifiée par cent trente gouvernements (dont treize européens) et tenue au Mexique du 26 juillet au 6 août 1982, voici ce que l'UNESCO avait convenu sur la notion de « culture » avant d'affirmer solennellement les cinquante-quatre principes qui doivent régir les politiques culturelles :

- que, dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spiri-

¹ Substantif issu du verbe latin *colere* ('cultiver, embellir'), on oublie trop souvent que le mot *cultura* est l'origine lointaine et agricole du terme « culture ». *Cultura* n'aurait peut-être jamais quitté sa signification première, celle de culture en tant que travail de la terre, sans l'intervention de Cicéron qui l'associa à un autre terme : *animus*. *Cultura animi* est devenu ainsi le jardin de l'âme, la culture de l'esprit. Cette belle métaphore donnera naissance au sens moderne du mot « culture », associant ainsi la connaissance au savoir, à la science, à l'éducation et à l'exercice des arts.

tuels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances, – et que la culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des choix. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui les transcendent (UNESCO, 1982 : en ligne).

Cette définition sort la Culture (avec un grand « C ») de son carcan essentiellement anthropologique et/ou politique en ouvrant pour tout traducteur-interprète la voie à l'imaginaire, à la création, à la réflexion et à l'épanouissement de soi. La traduction et l'interprétation ne sont pas exclusivement des passages (des « ponts » dit-on trop souvent) d'une langue à une autre, mais aussi et toujours l'expérience du seuil vécue lors de toute rencontre entre deux cultures, voire entre plusieurs cultures. C'est seulement grâce à la traduction et, surtout, à l'interprétation au quotidien que la migration et l'échange des cultures est possible. On sait que le traducteur-interprète ne fait jamais du mot à mot, il traduit des textes et interprète des actes de parole, ce qui revient à dire que l'on ne peut jamais traduire un texte à coup de dictionnaire ou encore interpréter une parole à l'aveuglette sans traduire leurs cultures immanentes. Toutes ces cultures (avec un petit « c » et au pluriel) présentes, implicitement ou explicitement, dans tout acte de communication oscillent entre patrimoine et récréation. Elles sont une dynamique au cœur d'un système de valeurs, de traditions, de croyances, de normes, de modes de vie. Les cultures sont des sources, les cultures sont la vie, les cultures sont des sources de vie ! Voilà pourquoi la qualité de n'importe quelle traduction ou interprétation professionnelles est étroitement liée non seulement à la formation académique du traducteur-interprète, mais aussi, et surtout, à la qualité de son statut éthique, moral, social et juridique.

Nous vivons actuellement dans un contexte politique et social où la culture est devenue la clé de voûte de toute construction identitaire et ce à tel point que toute réalité politique, toute manifestation sociale, est régie aujourd'hui par le principe commun du « tournant culturel » dont parle Boris Buden (2006 : en ligne) :

nos sociétés et, par voie de conséquence, notre perception de la réalité politique, sont bornées par une « culture ». Un tel constat éclaire l'un des phénomènes les plus frappants de la condition « post-moderne », le tournant culturel. (...) La culture est passée au premier plan comme condition même de la possibili-

té d'une société et de la réalité politique telles que nous les concevons aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle la démocratie, c'est-à-dire la quête de la liberté et de l'égalité, de même que la poursuite de la justice sociale, du bien-être, etc. apparaissent aujourd'hui comme culturellement déterminées.

C'est dans ce contexte que la notion de traduction, ou plus exactement de traduction culturelle, prend toute son importance. (...) la traduction fait sens, en transcendant la perspective purement linguistique pour devenir un phénomène culturel et politique, ce que nous appelons aujourd'hui la « traduction culturelle ».

Voilà donc que la culture du texte à traduire ou celle de la parole à interpréter en vient à investir le premier plan des activités professionnelles de traduction et d'interprétation. Ce « tournant culturel » (*Cultural Turn*) a entraîné des modifications décisives dans les concepts, les modèles et les procédures des « études sur la traduction » (*Translation Studies*). Il s'est produit un élargissement considérable du concept de la traduction qui, désormais, embrasse des phénomènes divers situés traditionnellement à la marge, *au seuil de la traduction* (cf. Yuste Frías, 2010a) au sens classique. Cette dimension culturelle de la traduction doit être abordée dans une perspective transdisciplinaire qui puisse rendre possible un élargissement du cadre d'observation dans l'exploration des pratiques de la TIMS.

« Que la traduction soit un fait de culture, qu'elle relève de la rencontre des cultures, qu'elle participe à leurs échanges ou de leurs échanges, cela tient de l'évidence » (Nous, 2005a, en ligne). L'importance de l'aspect culturel de la traduction a été de plus en plus soulignée au cours des dernières années. Cette intégration de l'aspect culturel a entraîné un changement profond dans la pensée sur la traduction. Depuis l'année 2005, le Groupe de recherche TRADUCTION & PARATRADUCTION (T&P) de l'Université de Vigo travaille la transtextualité de ces différents « aspects culturels » en centrant les analyses de leur extratextualité sur toutes les productions paratextuelles qui accompagnent, entourent, enveloppent, prolongent, introduisent et présentent le texte à traduire ou le message à interpréter. Pour ce faire, les chercheurs du groupe T&P s'aident d'une nouvelle notion traductologique créée à Vigo : la paratraduction². C'est à l'aide de la notion de paratraduction que, « sur les

² Le terme de paratraduction tel qu'il est théorisé par le Groupe T&P trouve son application méthodologique à trois niveaux : empirique (étudier les éléments paratextuels et non-verbaux, provenant des domaines visuel et auditif liés au texte à traduire, ainsi que les stratégies de traduction spécifiques qu'ils requièrent) ; sociologique (étudier les agents, normes, procédures et institutions attachés au processus traductif dans tout son déploiement) ; discursif (étudier les discours sur la traduction guidant son fonctionnement et assurant son rôle dans la société).

seuils du traduire »³, l'École de Vigo a voulu instaurer en TIMS une nouvelle perspective qui invite à considérer la pensée du seuil comme étant essentielle pour comprendre les aspects culturels du « traduire » de l'interprète au quotidien, car, contrairement à la conception régnante, la traduction n'est pas que passage. Interpréter pour traduire c'est, tout d'abord, une expérience du seuil entre langues/cultures, et, ensuite, une expérience des multiples passages d'une langue/culture à une autre langue/culture. Il ne peut avoir de passage sans seuil. Le seuil étant par définition ce qui relie et sépare, le traducteur-interprète en est le modèle vivant. L'étranger ne survient pas du dehors mais de la marge. Ce n'est qu'à la limite, qu'en touchant la limite, qu'en abordant le seuil pour s'y arrêter, que l'un peut communiquer avec l'autre. L'hospitalité, l'accueil de l'étranger, ne s'exerce qu'à la marge, que s'il y a de la marge. La notion de paratraduction aide à développer une pensée du seuil qui devient essentielle pour comprendre les engagements éthiques et politiques implicites dans l'expérience quotidienne de la pratique professionnelle de la TIMS. Être un professionnel de la TIMS c'est savoir se tenir au seuil de plusieurs mondes et de plusieurs cultures pour pouvoir montrer le regard de l'étranger (l'immigrant allophone) à celui qui ne l'est pas (l'intervenant-fournisseur du service public) et faire voir que, quand on est au seuil, le but de la rencontre n'est pas le passage, mais la relation elle-même. Car ce n'est que l'expérience du seuil qui rend possible la disponibilité à l'acceptation des changements dont a besoin tout processus de médiation. C'est l'expérience du seuil qui permet l'ouverture à de nouveaux rapports entre les individus et permet l'existence des points de vue différents. C'est l'expérience du seuil qui donne lieu à la reconnaissance, à la différenciation parce qu'elle respecte le changement et le devenir. C'est l'expérience du seuil qui situe littéralement l'interprète « au milieu » des interactions et lui confère un point d'observation privilégié, presque une loupe, pour améliorer la pratique de la communication en milieu social : santé, éducation et justice (cf. Yuste Frías, 2013 : 123-126). Dire que la pratique professionnelle de la TIMS s'initie au seuil, qu'elle est toujours en marge, c'est signifier que traduire et interpréter en milieu social attirent sur leur geste toute l'ambiguïté de la marge, l'indécidabilité que celle-ci introduit entre le dedans et le dehors, entre l'ici et l'ailleurs, entre l'un et l'autre, tout en invitant le professionnel de la TIMS à considérer ce qui les déborde et à en peser les exigences socioculturelles respectives à partir d'une posture paratraductologique.

³ Veuillez consulter le carnet de recherche francophone intitulé, très précisément, *Sur les seuils du traduire* et hébergé dans la plateforme *Hypothèses*. *Hypothèses* est une plateforme de publication de carnets de recherche en sciences humaines et sociales qui fait partie d'un dispositif plus large, le portail OpenEdition, porté par le Centre pour l'édition électronique ouverte (CLÉO). Ce centre, implanté à Marseille, Paris et Lisbonne reçoit le soutien du CNRS, de l'EHESS, de l'Université d'Aix-Marseille et de l'Université d'Avignon. La plateforme de la communauté francophone dispose de son propre Conseil scientifique et réunit plus de 200 carnets de recherche. Les billets qui y sont publiés (en langue française) sont sélectionnés par le Conseil scientifique.

En analysant les différentes productions paratextuelles des aspects culturels, on constate que la traduction et l'interprétation ne sont pas seulement des questions strictement textuelles ou discursives, mais aussi, et pour la plupart des cas, des actes sociaux de politique culturelle. Des textes étrangers et leurs traductions, des actes de paroles et leurs interprétations, peuvent devenir des « armes » dans la lutte pour une définition de la propre identité culturelle. En analysant quels types de textes traduits, quelles prises de paroles on interprète, on obtient une indication claire des rapports de forces entre cultures en milieu social.

2. Traduire et interpréter sans culture(s) n'est ni traduire ni interpréter

Phénomènes textuels et paratextuels, la traduction et l'interprétation ne sont jamais des actions purement techniques parce qu'elles ne peuvent pas être neutres, elles sont toujours toutes humaines et sociales. La traduction et l'interprétation étant des faits de culture, elles sont essentiellement ancrées dans le rapport à l'Autre et à la différence. La traduction et l'interprétation peuvent nous aider à dévoiler le regard de l'Autre quand au seuil d'une médiation sociale le regard de l'étrangère migrante, par exemple, se cache derrière cet aspect culturel qui n'est rien de plus qu'un simple symbole : le voile islamique que le déclin symbolique de l'Europe ne veut ni lire ni interpréter. La traduction et l'interprétation rendent possible l'ouverture à l'Autre et constituent, par conséquent, les premiers actes de culture. Traduire et interpréter l'Autre c'est penser la culture non seulement comme fondement de toute compréhension, mais aussi et surtout comme rapport et rencontre avec l'altérité : traduire et interpréter sans culture(s) n'est ni traduire ni interpréter ! La traduction et l'interprétation relèvent de la rencontre et du rapport entre les cultures parce qu'elles participent à leurs échanges ou de leurs échanges.

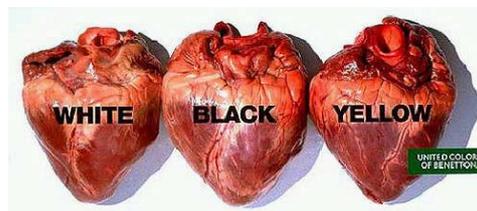
C'est très précisément les échanges entre les cultures que la publicité à exploité à maintes reprises. Mais elle l'a toujours fait en paratraduisant toujours l'image de l'Autre sans jamais traduire vraiment l'Autre. Photographe de génie, artiste subversif, avant-gardiste et roi de la provocation, qui ne connaît pas Oliviero Toscani ! Ce grand photographe italien est mondialement connu pour ses photographies publicitaires pour de grandes marques (Chanel, Valentino, Esprit, Prénatal...), notamment pour celles, très controversées, de la marque Benetton.

C'est en 1982 que débute la fameuse collaboration entre le photographe et Luciano Benetton. Une photographie *chic et choc* à la fois ; le logo de la marque à côté : *simple et efficace*. Voilà la marque de fabrique du photographe qui déclara : « Celui qui ne choque pas n'est pas un artiste ».

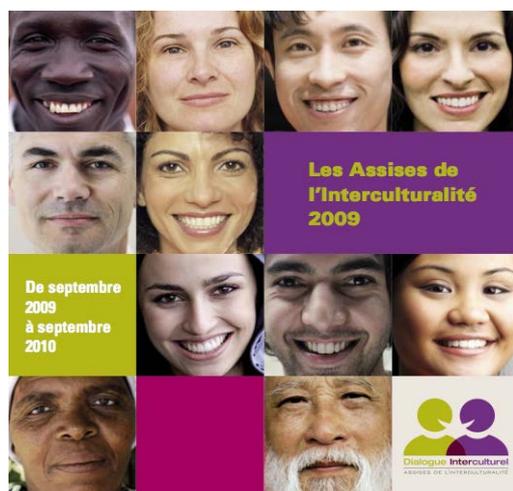


Benetton connaîtra une ascension fulgurante et se placera comme marque mondiale-ment connue, grâce à l'image que lui a apportée Toscani.

Durant ses dix-huit années de collaboration (1982-2000), l'artiste brise les tabous et les discriminations grâce à une image forte et sulfureuse. Benetton dispose de l'identité forte que lui prodigue le photographe. Multiculturalisme et multiracialité sont dès lors les maîtres mots de la marque.



Aujourd'hui, les années se sont écoulées, mais ces communications restent toujours dans l'air du temps : « nous sommes tous différents et tous les mêmes à la fois ». Ces images de la marque Benetton ont été tellement fortes qu'elles ont marqué tout un style qui a dépassé l'espace et le temps. En effet, en Belgique, par exemple, dix ans après, lorsque la ministre fédérale de l'Égalité des chances a voulu lancer en 2009 un « dialogue interculturel »⁴ en célébrant



pendant 6 mois les fameuses *Assises de l'interculturalité*, on a choisi une affiche dont l'image s'est ancrée dans la multiracialité à la Benetton pour, soi-disant, valoriser les richesses culturelles et la diversité en dialoguant d'une manière « interculturelle ».

Et comment on fait pour dialoguer d'une manière interculturelle ? Apparemment en se regardant dans des yeux aveuglés et en entrecroisant les épaules tel que nous le montrent ces deux silhouettes dont les têtes me rappellent énormément

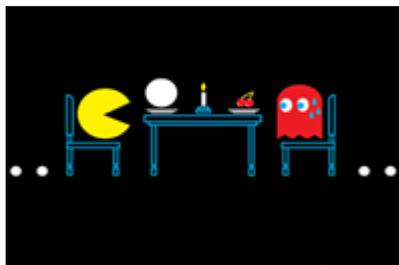
le jeu vidéo de Pacman : un imaginaire qui aurait pu inquiéter plus d'un interlocuteur invité à dîner à la flamme d'une chandelle pour entamer un « dialogue interculturel ». N'est-ce pas ?

Mon analyse provoquera sûrement le sourire du lecteur, mais je peux assurer que ma lecture et mon interprétation ne sont pas si éloignées de la paratraduction de l'image mise en place par la maison d'édition qui a publié le rapport final des Assises belges de l'interculturalité en 2010 que l'on peut acheter sur internet⁵ en payant moins de 30 euros. Jetez un coup d'œil : l'édition du paratexte de la couverture met en relief le préfixe



⁴ « La culture est dialogue, échange d'idées et d'expériences, appréciation d'autres valeurs et traditions ; dans l'isolement, elle s'épuise et meurt » (UNESCO, 1982 : Article 4).

⁵ <http://www.archambault.ca/interculturaliteassises-de-l-ACH002790133-en-pr>.



« inter- » en déclinant à merveille la silhouette Pacman pour montrer une tête mauve dans la lettre « e » du préfixe « inter- » écrit en minuscules. Remarquez aussi comment cette même couleur mauve (utilisée à maintes reprises dans les présentations paratextuelles des discours « féministes ») est réservée à deux lettres très précises du

mot « culturalité » écrit juste au-dessous en majuscules, concrètement la lettre « T » et la lettre « É ». Pour un traducteur, sujet qui traduit et premier agent paratraducteur, le jeu de mots déclenché par le sens du regard typographique est clair : dans un dialogue « interculturel » on invite l'autre à prendre un « thé » sans « hache ». Politesse et « ligne claire » belges obligent !

Inter
CULTURALITÉ

T(H)É

On oublie qu'il ne peut jamais avoir de « dialogue interculturel » sans le recours à la traduction et l'interprétation professionnelles. Le lien entre « interculturalité », d'une part, et « traduction » et « interprétation », de

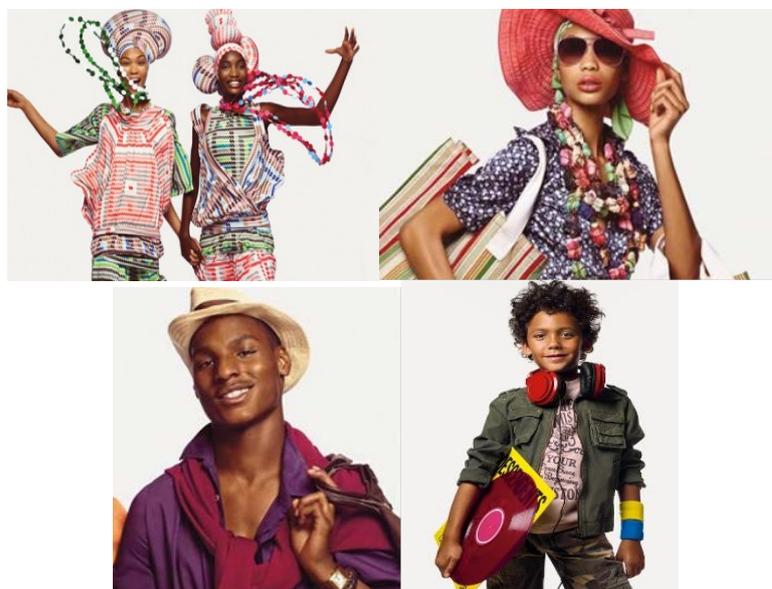


l'autre, est si évident que les questions théoriques d'un point de vue culturel, politique et social que pose l'exercice professionnel de la TIMS sont rarement abordées, comme si traduire et interpréter en milieu social allaient de soi. Il est temps de prendre le contre-pied d'une telle vision des choses : loin d'être de simples instruments au service du « dialogue interculturel », la traduction et l'interprétation l'orientent et le transforment selon la manière dont elles sont (ou ne sont pas) mises en œuvre. La traduction et l'interprétation ne sont pas seulement ce qui permet le dialogue entre les cultures : elles sont ce qui, la plupart des fois, façonne les cultures (ou les anéantit).

Bruxelles est bien la capitale de l'Europe et voilà que l'interculturel et le multiculturel sont devenus des thèmes récurrents de la question européenne et de la construction de son identité. Mais que se passe-t-il vraiment entre les cultures quand on traduit et on interprète les identités en milieu social d'après une perspective interculturelle ou multiculturelle ? Y a-t-il métissage des cultures ?

3. La traduction comme métissage des cultures

Le métissage est une notion très à la mode et récupérée par à peu près tous les discours, ceux de gauche et de droite, ceux du nationalisme et de transnationalisme, du Tiers monde et du Premier monde. Mais le métissage n'est pas l'effet Benetton. « On pourrait le croire puisque, venus du contexte colonial et connotés négativement, les termes "métis" et "métissage" ont été récupérés par l'industrie du divertissement et la publicité pour désigner superficiellement tout effet de mélange ou de croisement des cultures » (Nouss 2005b : 9). Le métissage est en vogue, c'est un thème prisé et un terme abondamment utilisé pour vanter les produits les plus variés, de la gastronomie à la décoration en passant par le divertissement et, bien sûr, l'habillement, comme cette collection de vêtements printemps-été de Benetton appelée, très précisément, *métissage coloré*.



Le professionnel de la TIMS doit se démarquer de ces engouements confus : le cosmopolitisme mercantile, l'appétit consumériste d'élites friandes des cultures du monde ; les excès des théories postmodernes gommant les rapports de forces au profit de l'exaltation d'une hybridité figée en nouvelle identité ; sans oublier tout ce qui passe au petit écran (docs à la télé espagnole vulgarisant la vie quotidienne des autres cultures par la voix espagnole des *Españoles por el mundo* sans jamais entendre la voix de l'Autre ne parlant pas espagnol à la TVE) ou dans les grandes surfaces (*Maisons du Monde*, *Semana de la India en el Corte Inglés*, etc.)

Il est bien vrai que le mot « métissage » vient du colonialisme, l'expérience métisse est le fruit de l'expérience coloniale. Pour une nouvelle didactique et une recherche nouvelle en traduction, il s'agit de se réapproprié d'un signifiant qui a été associé trop longtemps à l'opprobre et au stigmate de la colonisation. Le mot de « métis » est apparu dans le contexte colonial pour désigner les enfants de sang mêlé,

au statut incertain, pris dans une tension entre colonisateur et colonisé. Il a longtemps renfermé une connotation très péjorative parce qu'il a exprimé ce qui a été considéré, pendant très longtemps, comme une transgression fondamentale entre l'Occident et son Autre. Le mot « métis » a renvoyé trop longtemps aux domaines de la biologie, du corps et de la sexualité honteuse entre espèces différentes. « Métis » fut employé d'abord par les Portugais et ensuite par les Espagnols (*mestizo* en espagnol veut dire littéralement « mixte, mélangé », du latin *mixticius*) au début du XVII^e siècle pour nommer cette supposée nouvelle catégorie d'êtres humains qu'étaient, pour la mentalité de l'époque, les enfants issus des croisements entre hommes espagnols et femmes indiennes. Avec la progression de la colonisation française en Amérique du Nord et aux Caraïbes, il est passé rapidement au français (s'écrivant de différentes façons : « métice », « mestif » et « métis ») et s'est confondu, au début, avec le terme « mulâtre » qui s'est spécialisé et a fini par désigner les enfants de couples noirs et blancs. Dans l'esprit européen de l'époque qui paraît encore vivant dans certaines mentalités d'aujourd'hui, le métis est carrément associé à une anomalie biologique et sociale parce que, composé de deux natures, il mélange les catégories et vient menacer l'ordre établi. Ce n'est pas avant le XIX^e siècle qu'apparaît le mot *métissage* tout en conservant son caractère fondamentalement péjoratif : il évoquait l'hybridité, d'abord, chez les ovins et, ensuite, chez les humains (Turgeon, 2004 : 58-59).

Il est évident donc que la notion de « métissage » en traduction est l'extension d'une notion qui s'est développée en biologie où le métissage sous-entend qu'on mélange deux lignées génétiques différentes, distinctes par leurs phénotypes physiques et chromatiques (couleur de la peau). Or, aujourd'hui, en sciences humaines et sociales, le concept de métissage ne sous-entend pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais plutôt la confrontation, le dialogue. C'est-à-dire, tout ce qui est propre à la traduction car la traduction peut être considérée comme un métissage de cultures... et j'emploie la notion de « métissage » dans le même sens que François Laplantine et Alexis Nouss (1997 et 2001), c'est-à-dire sans jamais confondre le métissage avec des notions telles que « mélange » ou « hybridité », très à la mode ces derniers temps mais complètement éloignées du sens du mot « métissage » dans la réflexion anthropologique et traductologique :

Quelques précisions en ce qui concerne l'interprétation et la traduction du mot métissage. Le métissage ne doit pas être confondu avec le mélange qui est de l'ordre de la fusion ou avec l'hybridité qui produit un nouvel ensemble. Hélas il y a un effet d'une énorme confusion généralisée dans la vulgate du métissage. Le métissage est dans le déséquilibre, l'hésitation. Le devenir métis est imprévisible, instable, jamais accompli, jamais définitif, car dans le métissage les composants vont conserver leur identité et leur histoire. En fait, une identité métisse correspond à une arithmétique qui n'est pas du tout orthodoxe. Le

jeune Beur, Français d'origine maghrébine, il n'est pas moitié Français, moitié Maghrébin comme le veulent l'uniformisation républicaine ou la différenciation multiculturelle. Non ! Il est 100 % maghrébin et 100 % Français ! (Nous, 2005a : en ligne).

« Non pas l'un ou l'autre (l'arabité ou l'appartenance à la France seulement), mais l'un et l'autre : l'un ne devenant pas l'autre, ni l'autre ne se résorbant dans l'un » (Laplantine et Nous, 1997 : 79). Étant donné que les cultures ne sont pas des univers étanches, toute culture est plus ou moins métisse, toute société assume plus ou moins le(s) métissage(s) de sa/ses culture(s).

Ce que je voudrais remarquer dans une publication comme celle-ci, consacrée à la TIMS, c'est que conceptualiser le métissage en traduction, c'est souligner le fait que les échanges culturels ont toujours existé grâce à la traduction et l'interprétation, par opposition à toutes les démarches non traductives qui viseraient à réifier ce que chaque culture conserve jalousement d'original et d'intangible. Le métissage en traduction n'est ni un concept, ni une chose, mais une disposition à penser et à mettre en œuvre une culture faite de pièces et de morceaux empruntés à divers registres. Le métissage est, avant tout, un état de culture, un univers mental lié aux choix faits dans les familles ou les milieux qui vivent l'expérience de l'émigration et du voyage. La population française, comme n'importe quelle autre population européenne, est née et s'est développée d'un métissage de peuples autochtones et de gens venus d'ailleurs. Ces différents « groupes ethniques » ne sont pas du tout définis par des caractères raciaux transmis par le sang comme le Front National veut nous faire croire en France, mais par des langues, par des coutumes, par des modèles locaux liés à des histoires personnelles et familiales faisant recours à la traduction (assermentée ou pas) de leurs papiers (textes et paratextes). La notion de « métissage » aide à comprendre que cette « ethnicité » est faite de mémoire, d'histoire, de systèmes de mariages, qu'elle est multiple, et qu'elle est vouée, comme le métissage, à un changement constant. Selon François Laplantine et Alexis Nous (1997), le métissage est premier : il correspond à la logique du vivant et de la rencontre des cultures. C'est, au contraire, la pensée essentialiste qui se forme de façon secondaire, par réaction : elle est un antimétissage dérivatif (Laplantine et Nous, 1997 : 71-72).

Or le métissage contredit précisément la polarité homogène/hétérogène. Il s'offre comme une troisième voie entre la fusion totalisante de l'homogène et la fragmentation différentialiste de l'hétérogène. Le métissage est une composition dont les composantes gardent leur intégrité. C'est dire toute sa pertinence politique dans les débats de société actuels (racisme, intégration, nationalité, etc.) (Laplantine et Nous, 1997 : 8-9).

Le métissage rentre ainsi dans les études sur la traduction comme une catégorie qui va déconstruire les idées classiques, forgées pendant des décennies, sur l'identité. Il est bien vrai qu'à faire le simple exercice de lire le journal, d'écouter la radio ou de voir la télé, on a l'impression qu'il y a un consensus quand on emploie, de manière banale et ordinaire, le mot « identité » à maintes reprises. Or, ce n'est pas du tout le cas, et encore moins quand on parle de traduction et interprétation d'une personne migrante allophone dans le domaine sanitaire, éducatif ou judiciaire des services publics. Le pro de la TIMS est conscient que l'on ne peut jamais réduire l'identité d'une personne qu'à sa seule carte d'identité car identité et appartenance ne sont pas synonymes :

S'il existe une épistémologie du métissage, elle ne peut s'affirmer qu'en abandonnant la fiction du pur qui se serait mélangé, du simple qui se serait compliqué. Le mélange précède et accompagne l'élémentaire, et la totalité la décomposition. Le métissage nous est donné et sa réduction à la simplicité de l'un s'avère aléatoire dans tous les sens du terme. Cette réduction en « composantes » et en « éléments » est obtenue par séparation de l'être mélangé et stabilisation du mouvement (Laplantine et Nouss, 1997 : 88).

Ces dernières constatations sur la notion de métissage imposent un changement de paradigme, une mutation des catégories et des symboles utilisés pour exprimer l'identité. Pour une didactique et une recherche renouvelées en TIMS, il s'agirait de constater dans les textes traduits et les paroles interprétées mises en œuvre lors de la régularisation des situations illégales du sujet migrant en Europe, par exemple, quel type d'identité s'est mise en place : une « identité-racine » ou bien une « identité-relation » ? L'identité-racine est ratifiée par la prétention à la légitimité qui mobilise la pensée de l'autre et celle du voyage « ensouchant » la pensée de soi et du territoire ; elle permet à une communauté de proclamer son droit à la possession d'une terre, laquelle devient ainsi territoire. Par contre, l'identité-relation du migrant en Europe exulte la pensée de l'errance et de la totalité ; elle ne conçoit aucune légitimité comme garante de son droit, mais circule dans une étendue nouvelle, ne se représente pas une terre comme un territoire, d'où on projette vers d'autres territoires, mais comme un lieu où on « donne-avec » et on peut tout « com-prendre ».

Le métissage n'est pas un processus de fusion des identités et des cultures ; il se situe au lieu de leur confusion. Le métissage n'a rien à voir avec le respect des origines et des différences : il affirme que les origines sont indifférentes. Le métissage c'est la perte de l'identité. Quand un interprète « traduit » en milieu social, il abandonne ce qu'il est pour devenir ce qu'il ne sait pas ou encore ce qu'il va devenir car la traduction métisse toujours les cultures ! Et cela vaut pour les 3 personnes qui interviennent dans toutes les prestations de TIMS (fournisseur de service, sujet migrant et

interprète). Vivant et faisant vivre tous les jours l'expérience des seuils, les traducteurs-interprètes démontrent dans chacune de leur prestation que l'on ne traduit pas pour rechercher son identité mais pour la perdre tout en retrouvant une autre. C'est l'enrichissement de la rencontre (*cf.* Yuste Frías, 2013 : 128-129).

4. Ni procédure interculturelle ni modalité multiculturelle

J'ai voulu présenter la traduction comme paradigme de transformation métisse pour interroger au détail ce qui n'est pas un concept à proprement parler mais plutôt quelque chose qui relève de l'affectif : la notion d'identité. L'identité n'est pas un objet social, elle est plutôt de l'ordre du sentiment, l'évocation d'un sentiment d'appartenance à un groupe, une revendication. La traduction constitue l'une des conditions de dépassement des discours identitaires. L'identité de chaque culture dépendant de la façon qu'a eue chacune de traduire ou de ne pas traduire, le recours à l'anthropologie s'avère indispensable pour déconstruire la notion d'identité culturelle dans une perspective traductive voulant instaurer la traduction comme paradigme originaire de toute culture.

Face au besoin permanent d'affirmation identitaire qui « taraude aujourd'hui les humains », Jacques Demorgon nous rappelle la fécondité de « la notion d'intérité » qui rompt avec la logique binaire des discours identitaires pour instaurer une triade conceptuelle d'une énorme richesse lors de la médiation implicite dans toute TIMS :

Contre la pauvreté du couple « identité/altérité » il fallait restaurer la triade conceptuelle « identité/altérité/intérité ».

Le mot « intérité », a été, depuis plus d'un siècle, proposé par le logicien et interlinguiste Couturat (...). La notion d'intérité n'écarte ni l'échange le plus discret, ni la transformation la plus profonde, ni tous les intermédiaires « entre ». L'intérité est médiation et ouvre sur la liberté que nous avons de nous engager plus ou moins dans un monde naturel et avec les autres (Demorgon, 2008 : 186-187).

Dans les « tranches culturelles »⁶ vécues par l'interculturel et le multiculturalisme, les constructions identitaires relèvent de l'idéologie d'un individualisme personnel ou collectif (l'identité culturelle, l'identité nationale, etc.) qui récuse la catégorie de l'altérité et oppose au risque le repli sur le soi propre (*cf.* Laplantine, 1999). Sous les perspectives retranchées de l'interculturel et du multiculturalisme, la catégorie d'identité s'est opposée aux sensations de pluri-appartenance inhérentes au processus de métissage présent lors de toute pratique professionnelle de la TIMS.

Dans l'interculturel, on suggère avec le préfixe « inter- », que les identités acceptent de se rapprocher mais que chacun reste ce qu'il est, chez soi. Dans le multi-

⁶ J'emprunte l'expression introduite par Alexis Nouss pour intituler la première partie de son livre (2005b : 19-44)

culturalisme, à l'aide du préfixe « multi- » on use du concept de différence pour aboutir à un essentialisme pouvant se décliner en politique aussi bien à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche. Interculturel et multiculturalisme concevant ainsi les identités culturelles comme des tous homogènes, ont procédé à leur territorialisation : tout thème et tout sujet sont circonscrits à un territoire. On traduit l'Autre pour l'enfermer dans son appartenance et l'assigner à résidence. Le but principal de cette publication est, très précisément, de mettre en doute l'interculturel et le multicultural dans leur essentialisme, mettre en doute l'idée selon laquelle toute identité culturelle trouve son origine dans une sorte d'essence préexistante.

L'interculturel est une notion qui sert à cerner les dynamiques de rencontre, d'échange (sinon d'affrontement, quand ce n'est pas du pur rejet) qui s'établissent lorsque deux ou plusieurs communautés sont en contact. L'interculturalité est toujours tributaire d'un cadre politique qui ressort de la culture du pays hôte où les immigrants doivent atténuer leur distinction afin de se fondre dans le tissu social. C'est le modèle de l'intégration républicaine à la française. Tous égaux face à la République sans aucune distinction culturelle et encore moins culturelle, mais dès qu'il y a un problème, les origines se mettent en relief.

L'interculturel n'est (...) qu'une sorte de négociation ajustée entre des personnes ou des groupes de culture différente maintenue telle au-delà des rencontres, échanges, coopérations. S'ils sont ensemble c'est seulement au service d'un objectif extérieur, par exemple les bons résultats d'une entreprise (Demorgon, 2008 : 186).

Le concept d'interculturalité est né dans les années soixante-dix en Europe et principalement à propos d'abord de l'intégration des migrants. La notion « d'intégration » est une notion polysémique qui déchaîne les passions. Entre ceux, descendants de migrants, qui la réfutent et ceux qui considèrent que le processus est en panne, voire que certaines personnes ne peuvent s'intégrer, il est souvent difficile de travailler sereinement cette dimension. La mise en œuvre il y a quelques années en France d'un *ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire* est encore venue apporter un peu plus de confusion. Comme Marc Crépon, moi aussi je me suis demandé, « en écrivant ces lignes, comment leur donner un tour moins abstrait, quelle illustration proposer qui ne soit pas encore une fois la déconstruction d'un discours philosophique déterminé sur la ou les culture(s) » (Crépon, 2004 : 78, note 1). Alors j'ai décidé de prendre des exemples gastronomiques pour illustrer mes propos, la « cuisine » étant toujours le fleuron de « la culture ». Et voici que je propose d'illustrer le modèle à la française d'intégration républicaine interculturel du migrant en l'assimilant à l'expérience gastronome du potage qui œuvre une pensée antimétisse de l'identité. En effet, la pratique de la TMS réalisée sous la perspective de l'interculturalité « broie, mélange, passe, bref (...) fusionne,

visant à l'homogène » (Laplantine & Nouss, 2011 : 533) n'importe quelle manifestation d'appartenance à une identité étrangère quelconque. La loi du 20 octobre 2010 interdisant le port du voile islamique dans l'espace public de la République française en est un exemple éclairant.

Se fondant sur l'originalité et le caractère unique des formations culturelles, le multicultural « tient pour acquis qu'il existe une connexion essentielle entre la culture et son origine raciale, sexuelle ou ethnique » (Buden, 2006 : en ligne). « Le multicultural est un concept opératoire propre à décrire et définir une situation sociale réunissant au sein d'une entité urbaine, régionale, nationale ou supranationale, plusieurs groupes communautaires ». Peu importe que ces groupes communautaires soient « égaux en nombre et importance ou non, hiérarchisés ou non » (Nouss, 2005 : 23). Le multiculturalisme use du concept de différence en le travestissant en différentialisme. Au temps du colonialisme, le Noir est esclave ; venu le postcolonialisme, il est employé de maison. Le multiculturalisme privilégie une culture dite « commune » qui n'est qu'hégémonique, excluant ceux qui ne respectent pas les normes de la langue ou des mœurs. Les étrangers doivent rester étrangers car les origines font la différence et on en est fiers et orgueilleux aux États-Unis. On admet les différences culturelles mais on les noie dans un monochromatisme généralisé d'assimilation parfaite à l'américaine du migrant. Dans la pratique de la TIMS réalisée sous la perspective du multiculturalisme, les différences ne sont que la simple juxtaposition des identités. Il est bien vrai que les mouvements antiracistes défendent le droit à la différence mais les mouvements racistes le font aussi de la même manière. Le différentialisme peut être manipulé dans le sens de l'exclusion ou de la ségrégation ghettoïsante. « Touche pas à mon pote » disait-on en France, comme slogan antiraciste ; et Le Pen pouvait répondre : « Non je ne touche pas à ton pote, je le mets dans un camp ».

Le risque est grand de sombrer dans le nativisme et le fondamentalisme, prônant une authenticité primitive, homogène et permanente, une essentialisation d'une différence décontextualisée, anhistorique, figée. Un Noir, une femme, un gay, un jeune ? L'article indéfini avoue la difficulté de la définition (Nouss, 2005b : 22)

5. La TIMS est une opération transculturelle !

« La représentation de "l'autre" de façon acceptable » (Asgarally, 2005 : 10) ne peut être possible que grâce à l'opération transculturelle de la traduction, où le préfixe « TRANS- » suggère l'idée d'une acceptation à se transformer dans une fécondation réciproque qui, déterritorialisant en permanence thèmes et sujets, déplacent les frontières langagières et culturelles pour former des identités métisses composites, c'est-à-dire double, triple ou quadruple.

On voit bien qu'ici le sens des notions est à la merci des stratégies des personnes, des groupes, des sociétés qui les emploient dans un contexte spécifique. Chaque notion a plusieurs sens. On a le « trans » de transformation, et le « trans » de transcendance. Celui-ci s'inscrit dans une position de surplomb qui se pense unificatrice à l'égard des différences culturelles. Cas du transculturel catholique ou du transculturel républicain laïque. [...]

Le préfixe « trans » lui aussi, est ouvert entre un « trans » de passage et d'échange momentané, secondaire, et un « trans » qui finit par devenir une identité supérieure commune, transcendante aux différences des êtres (Demorgon, 2008 : 186-187).

La logique de la traduction est « l'élément tiers » qui rend possible une théorie des « branchements culturels » (Amselle, 2001) dans un devenir métis. La traduction et l'interprétation en milieu social ne peuvent être mises en œuvre que dans la logique du devenir métis. Le sujet contemporain est-il conscient d'être flux identitaire, construction permanente soumise à la multiplicité de ses diverses appartenances ? Le traducteur et l'interprète en milieu social vivant toujours entre deux langues et deux cultures, en est un modèle !

C'est une nouvelle manière de concevoir l'identité, de transcender le multiculturalisme, de promouvoir le véritable échange entre les cultures, de penser et de reformuler les expériences historiques, de refuser la thèse du « choc des civilisations », de désamorcer la « guerre des langues », d'analyser les relations entre la culture, l'information et la communication à l'heure de la mondialisation, de construire des passerelles entre les littératures du monde, de former et de développer la pensée critique grâce à l'apport de la philosophie, d'explorer la dimension culturelle et non culturelle du religieux (Asgarally, 2005 : 9).

La pratique professionnelle de la TMS constitue un moyen privilégié d'instaurer entre deux cultures, entre deux individus, un espace et un temps de « dialogue à trois » TRANSculturel. La TMS est toujours là pour rendre compte de l'altérité en termes d'identité car son rôle est de

rappeler qu'il est possible de dire le monde d'une autre façon, avec un autre accent, d'autres couleurs. Faire entendre dans sa propre langue, la langue autre, y faire entrer de l'étrangeté qui enrichira les possibilités de l'expression et de l'identité du sujet. [...] La traduction est dialogue entre les langues. Or il en va du dialogue comme de la rencontre et du voyage : sa valeur tient dans la distance parcourue (Laplantine et Nouss, 1997 : 41).

Sans la pratique quotidienne des traducteurs et des interprètes, aucune culture ne peut dialoguer avec une autre. Étant une pensée du lien, de la relation et de la transformation, la traduction est surtout une pratique professionnelle métisse (c'est-à-dire à la fois métissée et métissante) et, par conséquent, elle est bien plus une « opération transculturelle » qu'une « procédure interculturelle ou une modalité multiculturelle » (Nous, 2005 : 43). Prôner la transculturalité dans la TIMS consisterait, en fin de compte, à ne plus penser l'interculturel ou le multiculturel comme des appropriations d'une culture « authentique », « légitime » et « retranchée » à la recherche permanente de ses « origines » mais, plutôt, à penser l'interculturalité et la multiculturalité sous la perspective du paradigme de la traduction, c'est-à-dire :

à montrer que ce que chaque culture s'imagine avoir en propre (ce dont elle fait un trait caractéristique essentiel) est certainement l'effet d'une traduction, voire d'une succession de traductions – de telle façon qu'il serait presque impossible de démêler l'originel du traduit. Il s'agit de battre en brèche tout discours qui persévérerait dans la quête d'un contenu culturel authentique (quelque chose qui appartiendrait en propre à une culture et à cette culture seulement) (Crépon, 2004 : 78).

Le transculturel est ce qui relève le plus de la TIMS car il désigne la mise en commun ou l'adoption généralisée de formes culturelles. Des éléments passent d'une culture à une autre lorsqu'ils peuvent exister dans les deux, si bien que, grâce à la TIMS, le transculturel désigne les voies de passages suscitant et aidant les opérations de déterritorialisation et reterritorialisation. Dans le dialogue transculturel de la TIMS les identités sont en construction permanente. Quand je traduis et j'interprète en milieu social je me transforme en l'Autre et l'Autre se transforme en moi, me permettant de vivre un devenir métis où toutes les identités sont présentes à 100 % sans perdre aucune de leurs appartenances.

Pour finir, je propose d'illustrer aussi avec un exemple gastronomique comment la TIMS est une opération transculturelle : j'assimilerais ainsi très volontiers la perspective transculturelle dans la pratique professionnelle de la TIMS à l'expérience gastronome qui, impulsant une dynamique chaleureuse, œuvre une pensée du métissage au feu d'une paëlla où toutes les appartenances de chaque identité sont respectées telles quelles ! Une bonne paëlla respectueuse de ses composantes qu'elle laisse intactes dans le bouillon riche et tolérant qui les a soudées dans le riz et qui disparaît (comme le professionnel de la TIMS : un pro du lien) une fois le feu éteint. L'état multicolore de la paëlla (l'interaction mise en œuvre par la transculturalité) rend dès lors bien pâle le monochrome pastel du potage (l'intégration mise en œuvre par l'interculturalité).

6. Conclusions

Traduire et interpréter pour des sujets migrants ne suppose pas seulement savoir transmettre et communiquer les références culturelles d'une société nouvelle. Il faut aussi que les institutions de cette société qui accueille les migrants puissent comprendre, grâce à la tâche des professionnels de la TIMS, les multiples appartenances qui composent leurs différentes identités. Le professionnel de la TIMS participe à la création du lien social à condition de l'aborder en laissant la porte ouverte au métissage : il est là pour accueillir la différence, la traduire, et non pas pour l'atténuer ou l'effacer.

Lorsque je traduis, *je traduis* autant l'autre en moi que je me traduis en l'autre, trouvant par ce contact, cette exposition, cette « épreuve à l'étranger », des ressources langagières, des modes de pensée et d'expression qui y étaient latents et que je réactive. *J'accueille* l'étranger qui se réfugie dans ma langue mais aussi *je me réfugie* dans la sienne. (Laplantine et Nous, 2001 : 563 [les italiques sont à moi]).

Traduire et interpréter l'autre n'a rien à voir avec la logique des discours identitaires forts, tous ancrés, aussi bien à l'extrême droite (fascisme) qu'à l'extrême gauche (nationalisme), sur le territoire, voire le terroir. Très loin d'une pensée territorialisée (être ou ne pas être né quelque part), la TIMS déterritorialise l'autre en mettant en place, grâce à la notion de paratraduction (Yuste Frías, 2013 : 123-125), une pensée du seuil qui rend possible la traduction et l'interprétation de chaque expérience exilique implicitement ou explicitement présente dans le devenir métis du sujet migrant. Tout l'enjeu d'une politique de migration authentique dépend de l'usage conscient⁷ des préfixes inter-, multi- ou trans- dans le mot « culturalité » et tous ses dérivés. Chaque choix reflète un regard différent sur la diversité et les définitions variables de l'altérité. Nous nous intéressons aux représentations implicites ou explicites qui légitiment, aux seuils de la pratique professionnelle de la TIMS, les discours validant les politiques dites interculturelles, multiculturelles ou transculturelles dans le but de dessiner la cartographie de l'altérité correspondante.

Or, il y a des choix qui nous concernent tous ! S'il faut défendre le vouloir vivre ensemble il faut le faire dans la différence et non dans l'indifférence, l'indifférenciation ou le choc des cultures. Le vouloir vivre ensemble fondé non sur la démagogie de l'assimilation multiculturelle ou de l'intégration interculturelle, mais construit au quotidien sur le terrain des interactions transculturelles, est l'enjeu que la société doit imposer à ses politiques, à ses parlementaires et à ses médias. Les traducteurs et les interprètes, nous sommes là pour aider dans la médiation sociale, pour faire voir qu'il peut y avoir, donc, des réponses différentes et contradictoires à toutes

⁷ « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », écrivait Rabelais dans *Pantagruel*.

ces questions cruciales que l'on se pose toujours avant d'agir comme professionnel dans une TIMS. Des questions telles que celles-ci :



Pourquoi la médiation à l'école devient apparemment impossible lorsqu'une jeune fille musulmane porte le voile ? (cf. Yuste Frías, 2011a).



Faut-il être jeune femme journaliste occidentale et se trouver dans une situation de médiation « non sociale » pour que l'on puisse porter le voile sans aucun problème ? (cf. Yuste Frías, 2011b).



Est-ce que l'on peut se passer de la présence physique ou

virtuelle de l'interprète dans le domaine sanitaire de la médiation sociale ? (cf. Yuste Frías, 2011c).

français				Oui	Non	Vous avez mal?	Vous avez des pertes?	Vous avez des vomissements?	français			
Je suis la sage-femme				Janvier		Février	Mars	Avril	Mai		Juin	
Date de vos dernières règles				Juillet		Août	Septembre	Octobre	Novembre		Décembre	
1	2	3	4	Quel âge avez-vous?		Avez-vous une césarienne?	Vous êtes allergique aux médicaments?		Êtes-vous malade?		Vous êtes allé en consultation pendant la grossesse?	
5	6	7	8	Combien d'enfants avez-vous?		Quelle date?		Prenez-vous des médicaments habituellement?		Avez-vous été opéré?		
9	10	11	12	Avez-vous des pertes des eaux?		Avez-vous saigné?	Avez-vous des contractions?		Je vais vous faire un touché			
13	14	15	16	Quel couleur?: transparents jaune vert		Quand?	Quand?	Avec quel fréquence?				
17	18	19	20	Quand?								
21	22	23	24	Goutte à goutte		Douche	Toilette	Boire	S'asseoir	Marcher		
25	26	27	28									
29	30	31	Jour		Nuit	Respirer lentement		Souffler	Pousser	Ne poussez pas		
				Tout va bien		Soyez tranquille		Tout ce que vous avez c'est normal		Le médecin va vous aider		
				Avez-vous envie de pousser?		Nous devons vous faire une césarienne						

Pour communiquer avec des femmes enceintes immigrantes, peut-on vraiment remplacer l'interprète en milieu social par des « interprètes en papier », c'est-à-dire par des pictogrammes trop mal traduits ? (cf. Yuste Frías, 2010b).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMSELLE, Jean-Loup (2001) : *Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion.

ASGARALLY, Issa (2005) : *L'interculturelle ou la guerre*. Port-Louis (Maurice), Presses du MSM.

BUDEN, Boris (2006) : « La traduction culturelle : pourquoi elle est importante et par où commencer ». *Transversal / EIPCP multilingual webjournal*. Under translation, 06/2006, Vienne, European Institute for Progressive Cultural Policies. Trad. fr. de Lise Pomier [en ligne : <http://eipcp.net/transversal/0606/buden/fr> ; 13/05/2014].

CRÉPON, Marc (2004) : « La traduction entre les cultures ». *Revue Germanique Internationale* 21, 71-82.

DEMORGON, Jacques (2008) : « L'interculturelle ou la guerre. Avec Guillebaud, Asgarally, Le Clézio (Prix Nobel de littérature 2008). Après les Jeux Olympiques de Pékin ». *Synergies. Inde* 3, 185-192.

LAPLANTINE, François (1999) : *Je, nous et les autres*. Paris, Le Pommier.

LAPLANTINE, François et Alexis NOUSS (1997) : *Le métissage. Un exposé pour comprendre. Un essai pour réfléchir*. Paris, Flammarion.

LAPLANTINE, François et Alexis NOUSS (2001) : *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*. Paris, Fayard/Pauvert.

NOUSS, Alexis (2005a) : « Traduction et métissage ». Sixième conférence du premier séminaire organisé par le Groupe de Recherche TRADUCTION & PARATRADUCTION (T&P) [en ligne : <http://www.paratraduccion.com/> ; 13/05/2014].

- NOUSS, Alexis (2005b) : *Plaidoyer pour un monde métis*. Paris, Textuel.
- NOUSS, Alexis (2009) : « Métissage et traduction », in J. Yuste Frías (dir.), *Quatrième capsule T&P*. Vigo, UVigo-TV_T&P [en ligne : <http://joseyustefrias.com/index.php/web-tv/pildorastyp/57-pildoras/128-metissage-et-traduction.html> ; 13/05/2014]
- TURGEON, Laurier (2004) : « Les mots pour dire les métissages : jeux et enjeux d'un lexique ». *Revue Germanique Internationale* 21, 53-69.
- UNESCO (1982) : *Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles. Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982*. Mexico, Unesco [en ligne : http://portal.unesco.org/culture/fr/files/12762/11295422481mexico_fr.pdf/mexico_fr.pdf ; 13/05/2014].
- YUSTE FRÍAS, José (2010a) : « Au seuil de la traduction : la paratraduction », in T. Naaijken (ed.), *Event or Incident. Événement ou Incident. On the Role of Translation in the Dynamics of Cultural Exchange. Du rôle des traductions dans les processus d'échanges culturels*. Bruxelles, Peter Lang, 287-316.
- YUSTE FRÍAS, José (2010b) : « Intérpretes de papel para mujeres embarazadas inmigrantes », *Blog de Yuste. On y sème à tout vent*. Vigo, Universidade de Vigo [en ligne : <http://www.joseyustefrias.com/index.php/blog/item/interpretes-de-papel-para-mujeres-embarazadas-inmigrantes.html> ; 13/05/2014].
- YUSTE FRÍAS, José (2011a) : « Desvelando miradas 3 : la niña del velo de Arteixo », in *Blog de Yuste. On y sème à tout vent*. Vigo : Universidade de Vigo [en ligne : <http://www.joseyustefrias.com/index.php/blog/item/desvelando-miradas-3-la-nina-del-velo-de-arteixo.html> ; 13/05/2014].
- YUSTE FRÍAS, José (2011b) : « Desvelando miradas 4 : Ana Pastor o cuando el micro desvela », in *Blog de Yuste. On y sème à tout vent*. Vigo, Universidade de Vigo [en ligne : <http://www.joseyustefrias.com/index.php/blog/item/desvelando-miradas-4-ana-pastor-o-cuando-el-micro-desvela.html> ; 13/05/2014].
- YUSTE FRÍAS, José (2011c) : « Mujer embarazada inmigrante busca intérprete que no sea de papel », *15ª pildora T&P*. Vigo, Uvigo-TV [en ligne : <http://www.joseyustefrias.com/index.php/web-tv/pildorastyp/57-pildoras/184-mujer-embarazada-inmigrante-busca-interprete-que-no-sea-de-papel.html> ; 13/05/2014].
- YUSTE FRÍAS, José (2013) : « Aux seuils de la traduction et de l'interprétation en milieu social », in Jean-Michel Benayoun et Élisabeth Navarro (éds.), *Interprétation-médiation. L'an II d'un nouveau métier*. Paris, Presses Universitaires de Sainte Gemme, 115-145.